

Prix Louis Guillaume 2023 à Béatrice Pailler pour *L'Autre Versant*
(Éditions Le Silence qui roule, 2022)

Convoquons les grands anciens et, avant même ce cher Louis Guillaume, citons Baudelaire. On se souvient assurément de l'assertion suivante, dans la plaisante et profonde préface de ses *Petits Poèmes en Prose*, adressée à l'éditeur Arsène Houssaye : « Nous pouvons couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture. Enlevez une vertèbre, et les deux morceaux de cette tortueuse fantaisie se rejoindront sans peine. Hachez-la en nombreux fragments, et vous verrez que chacun peut exister à part. ».

Eh bien, cette formule pourrait s'appliquer sans doute à *L'Autre Versant* de Béatrice Pailler, tant l'unité du livre, en ses trois sections Corps sauvages, Sève et sang, Fenêtres, saute aux yeux de la personne sensible qui lit : ces textes sont tissés de la même matière, ils portent le même code génétique, on identifie une voix dans la diversité.

On se rappelle aussi que Baudelaire, quelques lignes plus loin, assignait au poème en prose l'évocation des « villes énormes ». Souvent peut-on en entendre quelque chose, en creux, dirait-on, dans les textes de Béatrice Pailler, et parfois même expressément, lorsqu'elle dit « la ville [...] aveugle ayant pour unique point de mire l'œil de son nombril » ; mais c'est sur « l'autre versant » qu'elle nous entraîne, cette « terra incognita » pour trop de citadins, de nos jours, au ras de l'herbe – je n'ai pas dit : des pâquerettes –, de l'eau, de l'air, des éléments et de leur vie obscure que seul peut suggérer le poème.

Le lecteur renaît dans d'autres temps : « les troupeaux n'y sont plus ni même l'homme, lointaine rumeur. Seule l'eau, souveraine, crée l'histoire.

Cet univers a quelque chose du désordre apparent et de l'implacable logique du rêve, avec le mélange des époques, depuis les divinités antiques et nocturnes, le marbre des statues, jusqu'aux vitres et aux rideaux du présent, lequel semble s'être à nouveau imposé dans les dernières pages, celles de L'Herbier du Poète.

L'homme y paraît rarement, par métonymie, suggéré par la main, par exemple, par le statut « le marcheur », ou dans la splendeur d'un personnage, comme le druide identifiable à sa « serpe », ou encore, à l'opposé, réduit à la piètre dimension du « hère ».

La bête y apporte son mystère, qu'elle soit étourneau, hanneton, cerf bramant, louve ou loup, entre autres.

La sève, autre sang, y parcourt l'herbe « houleuse comme un animal », vêtue de vert, nourrie de l'air et du bleu, du gris, du noir, dans un univers volontiers nocturne qui dialogue avec la lumière.

Les trois temps de ce versant sur lequel nous accueille Béatrice Pailler ont en commun le mot et même le poème. Je cite : « Le poème écoute, prend sa part du voyage, en chemin bifurque, prend sa part de silence / où entendre l'Infini ».

Et de fait, la perspective s'ouvre sur une dimension métaphysique, une espèce d'appel. Je cite à nouveau : « Un poids d'attente crée l'imminence. »

Et c'est là que réside, à mes yeux, une des forces de l'écriture en ce livre : elle ne nous livre pas les clefs, elle nous inspire le désir de les découvrir.

« L'Autre Versant quel est-il ? », lisons-nous, « L'oiseau s'y posera suivi du regard qui l'accompagne. Devançant l'espace, le neutralisant, l'œil gravit l'obstacle. L'ailleurs qu'il façonne le libère du réel. Un rêve à la mesure de l'infini. »

Écoutons Béatrice Pailler.

Jean Le Boël